

## Le César Borgia de Machiavel, ou l'école de la nécessité

Si l'éloge de Borgia par Machiavel a longtemps paru coupable, d'un aloi à la fois suspect et éminemment malfaisant, c'est parce que le nom de Borgia charrie non seulement la représentation d'une pratique politique pervertie par un cynique amoralisme, mais aussi l'idée d'une alliance diabolique de la force et de la fraude au service d'une ambition personnelle. Mais, la faute morale ici, maintes fois stigmatisée et dénoncée<sup>1</sup>, se doublerait d'une inconséquence. Au regard des critères d'efficacité les plus stricts que commande un réalisme politique intransigeant, la référence au Valentinois ne semble pas porteuse d'une pertinence irréfragable et sans réserves. On sait, en effet, que le Valentinois a échoué, même avec le concours actif et indéfectible d'Alexandre VI, son père, à organiser le remembrement de ses conquêtes successives et à regrouper toutes ses possessions en une vaste principauté. Les nombreux historiographes acquis à l'anti-borgianisme n'ont pas manqué de mettre en exergue le court dernier acte tragique et sans gloire de la vie de Borgia où transparaît, non plus un politique avisé et un stratège incomparable, mais un homme aux dimensions humaines, accumulant les erreurs dans un enchaînement fatal, comme si ses dépenses innombrables en perfidie, en intrigue et pensées retorses avaient tari la source de son génie malfaisant et le vouait du même coup irrémisiblement à la damnation. A la lumière d'un tel éclairage, la place qu'occuperait la figure de Borgia dans la galerie machiavélienne des grands capitaines de ce monde, constituerait une sorte de contresens, une « illusion »<sup>2</sup> dans le désillusionnement désabusé du paysage politique italien. Pouvons-nous nous satisfaire d'une telle conclusion ?

Remarquons d'abord qu'une telle interprétation préjuge du sens ultime de la problématique machiavélienne en l'enfermant *a priori* dans le cercle des questions qu'inaugure le machiavélisme. Ensuite, que l'essentiel n'est pas de savoir si la narration machiavélienne peut supporter la contrainte d'une supposée rude confrontation avec la vérité historique, mais de repérer la fonction théorique à laquelle répond la convocation de la personne de César Borgia et d'identifier la conception de la praxis et du pouvoir que Borgia doit, par-devers lui ou non, servir à rendre visible<sup>3</sup>. Il s'ensuit qu'une certaine idéalisation du duc par effacement de faits historiques défavorables à la réputation de génie politique n'affecte pas fondamentalement l'intention démonstrative. Si Machiavel retient finalement la figure de Borgia, ce n'est pas parce que ce dernier a pu incarner l'espace de quelque temps l'idée chère à notre auteur d'une Italie réunifiée sous la bannière d'un Prince émancipé de la tutelle étrangère, mais parce qu'en ne reculant devant aucune extrémité pour fonder un État nouveau, il montre de la manière la plus exemplaire l'existence d'une rationalité politique irréductible à la morale. Qu'est-ce à dire exactement ? Faut-il voir derrière l'étrange fascination de Machiavel pour Borgia une révérence non pas pour « l'homme mais la *structure du nouvel État* créé par celui-ci » à savoir l'État séculier comme l'affirment les pages très suggestives de E. Cassirer consacrées au « Duca valentino » ? Il est incontestable que Machiavel inaugure le procès de la sécularisation de l'État. Pour autant, pose-t-il les

jalons d'une raison politique qui fera de l'État une espèce de monstre froid selon l'expression de Nietzsche, un être devenu étranger aux sentiments humains parce que coupé de « la totalité organique de l'existence humaine. Non seulement le monde politique perd toute connexion avec la religion et la métaphysique, mais il perd celle qu'il peut avoir avec toutes les autres formes de vie éthique et culturelle. Il se retrouve isolé dans un espace vide.<sup>4</sup>» Vide normatif, vide moral, le paradigme de Borgia ne serait que la célébration de ce nihilisme axiologique dont le terme ultime sera à travers des avatars multiples la tragédie des États totalitaires. Si séduisante que soit cette thèse, elle ne nous semble rendre justice ni de la découverte essentielle du Florentin : le concept de nécessité, ni mettre en évidence le lien entre l'institution de l'État et l'instance souterraine de l'humoral et du psychologique, bref la vie et la nature. Dans leur caractère impitoyable, les faits et gestes du Valentinois ne relèvent d'aucune autre logique que celle de la stricte nécessité politique. À cet égard, la dramatisation du récit est indissociable de la logique dilemmatique si typique de la démarche machiavélique. Même quand elle ne se laisse pas reconnaître à un premier regard, c'est toujours elle qui porte et sous-tend l'écriture du Prince :

*«Toutes ces entreprises du Duc rassemblées et considérées, je ne vois point en quoi il mérite d'être repris; bien mieux, il me semble qu'il le faut (comme j'ai fait) proposer pour exemple à tous ceux qui par fortune ou avec les armes d'autrui sont parvenus à grands États ou Seigneuries. Car ayant le cœur grand et l'intention haute, il ne se pouvait comporter autrement, et seules s'opposèrent à ses desseins la courte vie d'Alexandre et sa propre maladie»<sup>5</sup>.* Le personnage de Borgia est l'illustration d'une compréhension supérieure des multiples facettes de la nécessité. Nécessité de prendre le parti du peuple, nécessité d'un nouvel art politique fondée sur la ruse, nécessité d'une cruauté inhumaine, nécessité enfin d'un pouvoir personnel ou *principat*. Dans son effort pour relier les fils de l'État désagrégé, Borgia n'appréhende jamais les nœuds de nécessité, la nature et la disposition des choses comme un ennemi, mais comme le support de ses entreprises. Ce sont ces thèmes que les pages qui suivent se proposent d'étudier et de cerner à travers l'analyse d'un épisode connu de la campagne de la Romagne où Rémi d'Orque est chargé par délégation d'éteindre tous les foyers de troubles et de rétablir la paix.

Le titre du chapitre 7 : *Des principautés nouvelles qui s'acquièrent par les forces et fortune d'autrui* est évidemment trompeur s'il suggère l'image figée d'un Borgia placé sous la dépendance d'une hétéronomie à la fois politique et « céleste ». Certes, ce dernier appartient bien en un sens à cette catégorie, puisque son irruption dans l'histoire, sa marche vers les plus hautes dignités de l'église (étape pour une ambition plus séculière) se fait toujours sous les auspices du Saint Siège, ou plus exactement du souverain pontife. Ainsi, c'est à la faveur de l'annulation par Alexandre VI du premier mariage du roi Louis XII avec Jeanne de France que Borgia peut bénéficier de l'appoint des troupes françaises lors des sièges d'Imola et de Forli. Cela autorise-t-il à minorer le talent politique de Borgia comme le fait A. Renaudet ? : « Machiavel a sans nul doute, exagéré l'importance historique de César Borgia et de son œuvre; exagéré l'importance des leçons qui peuvent s'en dégager pour la science politique. D'abord parce que, comme il le reconnaît lui-même, il y eut, à l'origine de la carrière de César, une part de hasard heureux<sup>6</sup>». Et de citer sa naissance, l'appui militaire et matériel de la France. Que Borgia soit tributaire du Pape ne signifie pas qu'il lui doive toute son élévation, c'est pourquoi à un autre point de vue, non plus statique, mais dynamique, celui de la praxis, cette subsomption n'exprime plus une vérité. C'est bien ce que reconnaît Machiavel lorsqu'il écrit que Borgia « acquit ses États par le moyen de la fortune de son père; aussi les perdit-il avec lui, nonobstant qu'il fit toutes les choses du monde et qu'il employât

tout son esprit à agir comme tout homme doué et sage doit faire, pour bien prendre racine en ces États que les armes et la fortune d'autrui lui avaient donnés<sup>7</sup> ». C'est en chemin, près du but que le Valentinois vit son entreprise périlcliter, par un coup du sort, la mort de son père survenue plus tôt que prévue. Mais là encore, soulignons-le, c'est un événement qu'il anticipa, ses efforts étant de se faire « si puissant avant que le Pape mourût, qu'il pût lui-même résister au premier assaut d'un chacun<sup>8</sup> ».

La vérité que conquiert Borgia dans la clarté aveuglante de ses premiers succès militaires, c'est que ses victoires n'ont qu'une réalité empruntée, qu'elles ne reposent que sur une alliance habilement conclue, mais fragile et qu'elles ne lui permettront pas à long terme de préserver l'intégrité des nouveaux territoires conquis si elles ne se fondent pas sur les armes propres. Il y a, à cet égard une secrète et profonde liaison entre ce qui se donne comme une malignité du sort et le combat livré avec les armes étrangères<sup>9</sup>. En effet, si les armes propres peuvent retrancher un certain coefficient de pouvoir à la fortune, c'est parce qu'elles accordent à celui qui les manie le privilège de l'initiative sur les événements. Un tel homme d'action n'est plus alors à la merci d'un retournement d'alliance, du jeu compliqué des coalitions de circonstances qui se font et se défont au gré des évolutions des rapports de forces. Machiavel, lecteur ici de Tacite, ne nous donne pas à comprendre seulement que la notion d'ami en politique n'a qu'une signification relative que définissent de part en part les intérêts stratégiques du moment, mais aussi que dans les menées où les deux alliés combattent côte à côte, le bénéfice revient à la longue aux puissances déjà détentrices d'armes propres. Tout cela revient à dire que l'absence de forces propres nous met dans l'obligation de favoriser le dessein des autres. Obligation funeste s'il est vrai que « celui qui est cause qu'un autre devient puissant se ruine lui-même »<sup>10</sup>. Là est la raison pour laquelle les Orsini ne prêtèrent plus leurs appuis aux entreprises de Borgia. A l'inverse, la possession solide d'arme propre, c'est-à-dire le pouvoir de contraindre soit à l'aide d'une armée fidèle soit par le soutien de son peuple, comme il apparaîtra plus loin dans notre analyse, nous fait entrer dans le cercle vertueux des occasions multipliées et de la fortune docile et bienveillante : plus le nouveau prince forge d'armes propres, plus la fortune lui offrira des occasions favorables et réciproquement, plus nombreuses seront les occasions favorables, plus grand sera son pouvoir de grossir l'arsenal de ses armes propres. Le mérite insigne de Borgia, aux yeux de Machiavel, fut d'avoir perçu la nécessité de constituer sa propre milice, autrement dit d'avoir su inverser en sa faveur le rapport entre les forces propres et les armes d'autrui, son talent fut d'avoir poussé jusqu'à ses plus extrêmes limites les possibilités que recelaient les armes des autres pour entrer de plain-pied sur le terrain ferme des nouveaux États absolument souverains, son malheur fut d'être rattrapé par une fortune défavorable au moment où il posait les fondements de sa puissance et oeuvrait pour gagner à l'autonomie d'une action proprement libre et affranchie. Toute la partie consacrée à Borgia dans le chapitre VII évoque justement cette course contre le temps, cette activité infatigable pour sortir du cercle des prophètes désarmés et réaliser sur le terrain des armes propres l'élévation à la dignité de fondateur d'Etat.

\*\*\*

*« Et parce que cet endroit est digne de renommée et d'être par d'autre imité, je ne le veux pas laisser de côté. Après que le Duc eut occupé la Romagne, il trouva qu'elle était commandée par de petits seigneurs, sans grand pouvoir, lesquels avaient plutôt dépouillé que gouverné leurs sujet<sup>11</sup> ».*

En opposant la violence d'une situation d'anomie \_ population livrée à la rapine et au rançonnement \_ à la violence instaurant le « bon gouvernement », Machiavel établit une distinction encore abstraite qui ne peut s'élever à la vérité que moyennant un certain nombre de médiations. Il reste que par sa capacité radicale à accoucher de nouvelles situations et redéfinir les rapports de forces, l'emploi de la violence est pour tous ceux qui veulent forcer les portes du pouvoir et de l'établissement politique, pour tous ceux qui veulent ouvrir une carrière d'innovateur une voie obligée. On aura tout dit du contexte historique local quand on aura fait état de l'ambition des tyrans locaux en luttés incessantes. Dans ce pays qui a désappris à vivre sous aucune autre autorité que celle de la force brute, le recours à la violence s'impose comme une nécessité et se situe de ce fait par delà le bien et le mal.

Dans un premier temps, Rémy d'Orque n'incarne pas seulement le principe de la violence illimitée, en lui se concentre le pouvoir dans son caractère discrétionnaire. Il n'est rigoureusement tenu qu'à une seule obligation, celle du résultat (à l'aune de laquelle tout semble soumis en dernier ressort). La cruauté par laquelle se signale Rémy d'Orque \_ cruauté qui lui attira la haine du peuple \_ le désigne lui, plutôt qu'un autre pour écraser la révolte et pacifier la région. Choix judicieux donc de la part du Duc, puisqu'en donnant la mesure de son talent Rémy d'Orque « remit le pays en tranquillité et union ». Si Borgia a tout lieu de se féliciter du travail accompli par son capitaine, il n'en reste pas moins que la situation dont il hérite est potentiellement aussi périlleuse qu'elle ne l'était au début. L'arrêt des violences ne fait pas disparaître le climat de terreur ni ne tempère le ressentiment de la population. Cette violence diffuse, sourde, tapie dans l'ombre des esprits meurtris, exprime la vérité d'atmosphère d'une Romagne façonnée par les exactions et les cruautés d'une impitoyable répression. C'est cette vérité d'atmosphère, constitutive de la nouvelle situation, que le Prince à réassumer en accord avec ses fins politiques. Faute de transmuter le sens des jalons sanglants de la fondation du « bon gouvernement », ce cycle de la violence ne peut que se perpétuer. Borgia sait que la force insinuante de la violence ne peut pas se résorber d'elle-même dans un évanouissement progressif. Il sait, par ailleurs, que cette violence, à laquelle il n'a pas pensé pouvoir trouver de substitut efficace, entre en rivalité avec son plan de reconquête politique du pays, et risque même plus tard de le contredire de front. Rémy d'orque a, en effet, porté par sa violence non retenue l'effroi et le ressentiment à un degré d'incandescence qui met en péril la réussite de son projet.

Pour le peuple qui a subi les violences, Rémy d'Orque a agi en vertu d'une autorité qu'il a reçue, de sorte que les brutalités excessives du capitaine sont reconnues comme étant les siennes autant que celles de Rémy d'orque. Le problème posé est dès lors le suivant : comment ne pas faire rejaillir sur la personne du Prince les crimes commis par son homme à tout faire sans toutefois effacer les bénéfices de la violence, c'est-à-dire une population tenue en respect.

La première mesure consiste à instituer des tribunaux civils<sup>12</sup>. Le but recherché est évidemment de faire en sorte que ce mélange de mécontentement et d'inimitié n'éclatent pas en contestation ouverte du pouvoir. Mesure doublement sage en fait, car agissant ainsi le Duc fait plus que d'empêcher à la haine de dégénérer en insurrection, il se donne à peu de frais l'image d'un homme d'État soucieux du bien de ses sujets. Désormais pour chaque offense au droit, c'est-à-dire pour toutes injures subies, le particulier pourra faire valoir son droit et exprimer ses doléances au tribunal. Dire le droit, c'est revêtir les attributs de la puissance princière. Mais, cette mesure à elle seule ne suffit pas, il faut accepter le moment de la séparation d'avec la violence. Comment ? Par une contre-violence, à la fois symbolique et réelle, marquant un désaveu complet et public des violences passées. Il serait naïf de croire

que Borgia aurait pu, une fois l'ordre établi, se contenter de faire cesser immédiatement les exactions de son armée et rappeler son capitaine. Cette solution, à laquelle se serait rangé tout autre que Borgia, lui est en fait refusé par la nécessité de se concilier la faveur des populations romagnoles. Nécessité doublée par le fait qu'il ne peut compter indéfiniment et absolument sur une armée composée pour une grande partie de mercenaires<sup>13</sup>. L'objectif visé n'est pas seulement de ne pas s'aliéner le peuple, mais dans une logique républicaine de bâtir sur lui ses armes propres. En fait, le peuple est la seule composante sociale sur laquelle le Prince peut fonder une autorité durable. Pourquoi ? Parce que le peuple ou « l'universel », selon l'une des thèses les plus fermes de la pensée machiavélienne, n'aspire qu'à sauvegarder sa liberté tandis que les grands ne désirent qu'opprimer et convoiter les richesses. A la relation de Prince à capitaine, le Valentinois privilégie celle de Prince à citoyen. C'est que la bienveillance du peuple protège autant des ennemis du dedans que du dehors. Cet indice conforte l'idée que tout ce passage doit être lu à la lumière du problème des armes propres, mais il fait voir également que l'État en vue n'est pas un pouvoir abstrait suspendu en l'air, mais un État qui puise sa nécessité dans le jeu des substrats humoraux.

Borgia ne renonce pas sans contrepartie à un fidèle capitaine qui a su dans les délais impartis mettre le pays en coupe réglée, il sacrifie Rémy d'Orque sur l'autel de son nouveau visage, celui de l'État impartial, juge suprême des crimes et des délits. Arbitrer, c'est d'abord par un acte d'élévation se situer au-delà des reproches, mais c'est aussi fonder un nouveau rapport au peuple où ce dernier est intégré à une stratégie de renforcement de sa puissance. La réussite de ce projet décide de façon déterminante de la stabilité et de l'affermissement du pouvoir tant vis-à-vis des ennemis extérieurs que vis-à-vis des « Grands ». Mais, il ne suffit pas à Borgia de vouloir arbitrer en faveur du peuple, encore faut-il qu'il puisse explicitement apparaître comme arbitre, qu'il puisse en un mot, apporter la preuve de cette dignité. Ce but ne saurait se réaliser sans une ruse qui surmonte et subvertisse les données de la situation.

Si la violence s'est vue reconnaître une vertu restauratrice et le pouvoir d'engendrer une crainte pacificatrice, force est pour le Valentinois de constater que la personnalité de Rémy d'Orque « homme cruel et expéditif » ne répond plus à la l'exigence du « maintenant ». Chaque moment de l'histoire, chaque étape d'une action politique possède son inquiétude spécifique et corrélativement sa vérité. Ou, comme le dit souvent le chancelier de la république florentine : «le temps n'attend pas<sup>14</sup>». Ce qui signifie non seulement que le nouveau Prince ne doit reculer devant aucun moyen \_ c'est un leitmotiv machiavélien qu'on ne trouve de solution à un problème qu'en s'écartant des voies moyennes \_ mais aussi que chaque situation porte avec elle son poids de contraintes. Le fait qu'il ne soit plus utile, son importunité en termes d'images transforme Rémy d'Orque en obstacle et le condamne du même coup à mort. A cet instant, le si efficace capitaine est sans qu'il le sache rendu à sa situation de simple particulier, ses agissements ne sont plus couverts par les nécessités de l'action d'État, plus rien ne le protège, il doit, par conséquent, souffrir les châtiments attachés à ses crimes. C'est qu'entre-temps, une autre logique a prévalu où doit s'affirmer la personnalité d'une autorité civile soumise à des relations de droit. En condamnant à mort Rémy d'Orque, Borgia fait donc d'une pierre plusieurs coups, puisqu'il rachète le mal et revient sur le passé pour le requalifier. Davantage, en tenant le rôle de protecteur du peuple et en faisant ce que le peuple était impuissant à faire, il agit en son nom, assume sa volonté et sa personnalité, en un mot il assure sa représentation. De cette façon, Borgia renvoie le peuple à sa condition d'impuissance, laquelle rappelle à son tour le peuple à la nécessité d'un ordre politique. Le passé de violence doit mourir avec Rémy d'Orque pour que puisse naître l'État.

\*\*\*

«Il voulut montrer que, s'il y avait eu quelque cruauté, elle n'était pas venue de sa part, mais de la mauvaise nature du ministre. Et saisissant là-dessus l'occasion, il le fit un matin, à Cesena, mettre en deux morceaux, au milieu de la place, avec un billot de bois et un couteau sanglant près de lui<sup>15</sup>».

La mort comme passage de la subjectivité à l'objectivité, du pour-soi à l'en-soi paraît toujours abriter la vérité secrète d'un être. Or, Rémy d'Orque n'échappe pas à cette règle : c'est sa mort qui le voue à l'opprobre, qui le coule dans le moule de l'ignoble et fait finalement de lui un criminel irrémédiable, car vivant il incarnait de fait la légalité intouchable du nouvel ordre naissant. Toutefois, la privation de la vie ne peut comme telle remplir toutes les promesses, il faut que la mise à mort produise un flux et un reflux d'émotions particulières propres à purger le désir de vengeance. L'horreur du spectacle, la souffrance que l'on peut lire sur le cadavre doivent être égales à l'effroi que pouvait inspirer Rémy d'Orque. C'est pourquoi le duc ne pouvait se contenter sans plus de ravir la vie à son ministre.

Dans l'évocation de cette scène, la thèse du machiavélisme (le machiavélisme signifie non pas choix délibéré du mal contre le bien, ce qui correspond à la définition de l'immoralisme, mais l'expulsion de la religion et de la morale d'une part et l'élévation de la violence et de la ruse au rang de pratique normale de l'activité politique, d'autre part) semble, à un premier regard, fortement conforter et même fixer de manière définitive le sens de la problématique machiavélienne vers une théorie de la praxis où l'efficacité seule a valeur de « vérité effective ». N'a-t-on pas dit qu'à travers la froideur du récit pointe une admiration imperceptible, comme un je ne sais quoi de fascination et d'acquiescement ? Comment ne pas s'en convaincre ? N'est-ce pas le sens même de l'exécution de Rémy d'Orque transfigurée en exécution de décision de justice ? Car enfin si Rémy d'Orque a agi de manière criminelle, ne sont-ce pas finalement les agissements de Borgia qui accumulent en eux plusieurs crimes et scélératesses (la trahison, l'ingratitude, la duplicité, l'assassinat) et manquent de la façon la plus criante aux plus élémentaires devoirs d'humanité ?

L'instance machiavélique se dérobe, en fait, à notre compréhension si elle n'est pas reprise à partir de son lieu théorique : le concept de nécessité. C'est ce dernier et non l'inverse qui porte à un degré de radicalité sans équivalent la réflexion machiavélienne. Autrement dit, c'est le concept de nécessité qui assigne à chaque aspect du machiavélisme sa place et son importance. Est-ce à dire que les actions de Borgia n'auraient que l'apparence et les contours les plus superficiels de la ruse, et que loin d'être la manifestation du génie de l'esprit, elles ne traduiraient, en vérité, que la plus plate soumission à la facticité ? Parler de nécessité, c'est d'abord intégrer à la logique de l'action les contraintes extérieures attachées à toute situation. C'est aussi *ipso facto* déduire des impératifs pratiques. La prudence, en effet, trouve dans la *necessità* sa propre norme d'où elle tire des règles d'actions. On le voit, la notion de nécessité se dédouble à l'analyse. Reconnaissable par ses conséquences infaillibles, la *necessità* n'émerge de l'entremêlement des faits qu'à la faveur d'une connaissance et d'une observation soigneuse des agissements humains. Elle n'est pas ce que j'en saisi à un premier regard, car elle peut ne pas m'apparaître distinctement, mais ce qui résulte inévitablement d'une série de choix. Transportant dans l'étude de la chose politique les modes de pensée et les exigences qui annonceront la naissance de l'esprit positif (descriptions fidèles des faits, généralisations inductives des observations, énonciations de lois) la réflexion machiavélienne se démarque à

la fois de l'historiographie politique se bornant à relater les faits et de la prétention moralisatrice du « Miroir des princes ».

La division du savoir et de la pratique est reprise et surmontée à travers la notion de *necessità* pour instituer le savoir de la pratique. La nécessité (*è necessario*) comprise comme règle de prudence procède clairement d'un passage à la limite du concept de choix, d'une forme de modalisation pratique du possible. C'est en ce sens que l'art du possible chez Machiavel porte toujours le témoignage d'une axiomatisation de l'action en logique dilemmatique. « Tertium non datur ». Il n'y a pas de voie moyenne, ou si l'on veut, de possible qui posséderait tous les avantages des termes contradictoirement opposés. A moins de renoncer au but, nul ne peut délibérément ignorer ce qu'enseigne la sagesse politique. Il est significatif que Machiavel n'interroge nulle part les intentions de Borgia, qu'il ne se demande pas si le fils du Pape est un tyran ou le partisan d'un modèle institutionnel appelé à associer autant qu'il est possible la plus grande majorité du peuple, un Romulus ou un César ? Question indécidable à l'aune des concepts traditionnels. La mise à mort de Rémy d'Orque appartient à cette catégorie : la sentence est prononcée sans comparution. Elle ne relève ni de la justice ni de l'injustice, c'est une mise à mort quasi-légale. Quant au peuple, il est devant cet événement, ni dirigeant ni dirigé, mais simple spectateur. La nature humorale du peuple est ainsi respectée, et c'est la seule chose qui importe.

« Prince », prête nom du tyran ? Et la tyrannie, pente naturelle du prince ? La distinction emphatique de la bonne et de la mauvaise intention perd dans la pratique une bonne partie de sa rigueur et de sa pertinence, l'une et l'autre devenant indiscernables sous le poids de la nécessité. Ou si l'on préfère, la bonne intention ne peut revendiquer une vérité qui ne coïnciderait pas avec ce qu'ordonnent les intérêts de l'« universel » pris comme classe sociale, qui ne s'éprouverait pas dans la praxis concrète. La nécessité presse le réformateur animé de bonnes intentions de faire ce qu'il voudrait pourtant éviter, de faire ce qu'il réprouve, de trahir ses principes les plus chers, d'ignorer les affres de la conscience pécheresse. D'un autre côté, le tyran avisé et dépourvu de préjugé doit admettre que la conservation de son pouvoir passe par la concoction de lois favorables au peuple, par l'institution de tribunaux, par l'absence de cruautés inutiles. Machiavel porte la consistance du réel à un niveau jamais connu, interdisant tout « idéalisme » et tout utopisme. Ce réalisme est saisissable à deux niveaux : celui de la ruse et celui de l'exercice du pouvoir. En effet, si l'on pose qu'on ne peut fuir la nécessité, c'est-à-dire ruser avec elle, au moins peut-on s'y appuyer. Mais, c'est cet appui sur la nécessité qu'il importe de dissimuler et de dérober au regard. Nécessité donc de ruser. Pour le nouveau Prince, le principe de la ruse est simple et tout à la fois profond : il consiste à agir conformément à la seule et unique façon de faire pour conserver le pouvoir, celle qu'impose la nécessité.

Les analyses précédentes nous ont permis de mettre en évidence les buts et les mécanismes principaux de la ruse sans nous en révéler tous les ressorts secrets et les contraintes cachées : il s'agit de désigner Rémy d'Orque comme responsable des exactions, lui faire imputer par le peuple les sanglantes répressions. La violence de la répression attendait encore son sens ultime. L'enjeu dès lors était de ne laisser l'appropriation de ce sens ni au peuple ni à Rémy d'Orque et par une initiative donner une nouvelle configuration aux événements. Pendant tout le temps où il disposait des pleins pouvoirs, l'expéditif Rémy d'Orque croyait porter, mieux, être le masque transparent de son maître, son emblème visible et reconnaissable. Il ne soupçonne pas qu'il s'intercale entre le prince<sup>16</sup> et le but comme une traverse, il ne soupçonne pas même l'existence d'une plus haute vérité et d'une plus haute exigence : un gouvernement (exécutif) qui transcenderait dans un premier temps les

particularités spécifiques des régimes. Au moment même où il croit être au plus près du prince, dans cette proximité que confère le rôle d'exécutant, il en est le plus éloigné. Ainsi, au moment même où il s'imagine voir avec les yeux du prince et être rigoureusement dans ses vues, il demeure aveugle à la perspective d'un bien commun. Pis, il n'a pas conscience de n'être pour Borgia qu'une pièce sur l'échiquier politique. Et croyant voir avec les yeux du prince, il a l'illusion de s'être soustrait aux lois de la violence et de la ruse qui régissent les commencements de tout nouvel État.

De cette ruse, on peut dire d'abord qu'elle implique une forme de manipulation conjuguant instrumentalisation de la violence et instrumentalisation des ressorts humains. La ruse manipulatrice appréhende la réalité humaine non comme une personne, mais comme des qualités objectives, en un mot, comme une essence non-libre; elle dispose des choses et des existants comme d'instruments, et utilise à son profit des processus qui ne relèvent que de la mécanique de leur être. Il n'y a pas de rationalisation de l'espace social qui n'implique une part de manipulation, ne serait-ce que par la gestion des différences humorales. Ainsi, Borgia intègre-t-il Rémy d'Orque dans le complexe des instruments et des moyens en ne faisant rien d'autre que de le laisser à sa pente naturelle. A la fin Rémy d'Orque est reconduit sans retour à la vérité de son être : instrument animé, il rentre dans le monde des choses.

Quant à la part de cruauté que comporte l'exécution, elle doit être évaluée selon les critères qui conviennent. En évoquant la cruauté de Rémy d'Orque, on oublie qu'elle relève autant d'une idiosyncrasie que de l'obéissance stricte à un maître. Mais alors comment qualifier la cruauté d'un Borgia, cruauté invisible qui préside aux événements et livre à dessein la ville à une répression féroce ? Cette cruauté ne se manifeste pas comme une inclination naturelle, elle n'est pas pure spontanéité et ne se détermine pas comme manière d'être permanente. Quelle est-elle donc exactement ? Certes, cette cruauté froide et consciente implique, comme la cruauté de Rémy d'Orque, une fermeture aux sentiments humains, une forme d'insensibilité, mais elle est d'abord et fondamentalement la résultante d'un choix forcé, et en l'occurrence chez le Valentinois d'un choix humaniste au sens citoyen du terme. Cette idée d'une cruauté subordonnée au bien public, Machiavel la porte au crédit de Borgia : « César Borgia fut estimé cruel : toutefois sa cruauté a réformé toute la Romagne, l'a unie et réduite à la paix et fidélité. Ce que bien considéré, il se trouvera avoir été beaucoup plus pitoyable que le peuple florentin qui pour éviter le nom de cruauté, laissa détruire Pistoia<sup>17</sup> ». L'humanisme aussi a ses rigueurs, sa fermeté impitoyable et ses exigences de sacrifice. Si la cruauté est sensément utilisée, elle ne peut être qu'expédiente, si elle prévient un plus grand mal, elle ne peut être que louée. Aussi, doit-on l'accepter comme la contrepartie inéluctable de tout gouvernement rationnel des situations d'urgence.

En prenant la cruauté pour thème explicite de sa réflexion, Machiavel a pleinement conscience d'aller à l'encontre d'une littérature politique cramponnée dans une dénégation de cette réalité, devenue ainsi le refoulé de leur discours. L'usage de la cruauté ne peut ni s'avouer ouvertement, ni complètement se dissimuler, il est essentiellement un art d'exécution dont l'imparfaites maîtrise et compréhension conduisent à l'ignominie<sup>18</sup>. Borgia parvient à la pacification de la région qu'en usant des effets de la cruauté de Rémy d'Orque sur le peuple romagnol, mais il ne se couvre de gloire qu'en usant de cruauté sur son ministre. A ne point tempérer sa cruauté ou à être cruel sans raison on s'attire inévitablement la haine, mais à trop vouloir se montrer bon on risque de n'être plus craint.

Il y a, nous l'avons vu, plusieurs ruses dans la manière dont Borgia conduit son action, mais ces ruses enchevêtrées ne seraient pas pleinement compréhensibles si on ne montrait pas

comment elles s'ordonnent à une structure ambiguë que représente le pouvoir exécutif. Certes, cet exécutif ne correspond pas à celui de nos démocraties pluralistes passées au crible de la constitutionnalité et des valeurs libérales. C'est, d'ailleurs, cette évolution vers un plus grand encadrement juridique et un plus grand souci de l'indépendance des différents organes de l'État, qui explique, comme l'a montré H.C. Mansfield<sup>19</sup>, notre réticence à voir en Machiavel le premier théoricien de la puissance exécutive. Nous savons tous ce que signifie pour un gouvernement démocratique que le verbe « exécuter » : appliquer la loi. Lorsque Machiavel évoque le pouvoir d'exécuter, il n'entend pas seulement la mise en œuvre des dispositions légales, mais aussi la production d'effets ou d'événements efficaces susceptibles de redonner vigueur à la loi. Mais, ces actes se situent justement en dehors de la loi ordinaire. Il est vrai que l'idée d'une puissance exécutrice ne correspond à aucune essence archétypale à laquelle il faudrait se conformer, elle est une pure invention dont le modus operandi est à repenser sans cesse.

La question du type de régime, pouvoir personnel ou république, est secondaire et même accessoire est-on forcé d'ajouter, tant que le sens de l'intérêt général est maintenu, tant que les mœurs demeurent préservées de la corruption. Elle revêt, en revanche, une importance capitale, lorsque selon la loi polybienne de l'*anacyclosis* le lien social s'est désagrégé. La caractéristique de l'exécutif machiavélien est celle d'un exécutif fort, dominé par une personnalité d'une envergure exceptionnelle et débarrassé des carcans d'un légalisme rigide.

On ne trouvera chez Machiavel nulle théorie sur la distribution du pouvoir, pas plus que les éléments d'une théorie sur la constitution. Si Machiavel vante la République romaine ce n'est pas à cause de l'autorité inaltérable des lois \_ en République comme dans tout régime politique, le temps produit son œuvre dissolvante \_ mais parce que celle-ci peut surmonter les crises à la faveur d'une dictature légale. Pouvoir républicain et pouvoir personnel ne s'opposent pas comme le légal et l'illégal, mais comme moyens ordinaires et moyens extraordinaires.

Dans ses implications les plus lointaines, la figure de Borgia porte-t-elle, comme le veut Cassirer, le mythe de l'État, structure unique et totalitaire qui se substituerait au phénomène total de la vie sociale, à sa pluralité immanente? La réponse est négative. Nous pensons que la dénonciation par Cassirer d'une fiction d'un État édifié sur la disparition de toutes autres formes culturelles est chez Machiavel contredite, en premier lieu, par l'affirmation de la structure irréductiblement polaire de la société. Par ailleurs, une compréhension adéquate des ressorts humains et de la vérité effective de la chose politique conduit non pas à élever l'État sur un néant social, mais au contraire à resserrer toujours et de manière plus étroite toutes les formes de vie de la société. A preuve, le leitmotiv machiavélien de paganiser en quelque sorte le christianisme afin de ne pas engendrer une distorsion pratique entre la religion et les nécessités de la guerre. Même le thème récurrent de l'exécution publique atteste d'une volonté d'affirmer la continuité, mieux le lien substantiel et l'interpénétration entre la politique et le social.

\*\*\*

Ces précisions données, il reste à se demander par quels moyens Borgia pourra-t-il imposer un pouvoir personnel à un peuple qui n'entend certes pas commander, mais aussi ne pas se soumettre à un pouvoir oppresseur. Considéré en dehors de toute relation à un tiers le problème du peuple paraît insoluble : il ne peut éviter le commandement dominateur des

Grands qu'en les commandant, ce qui est contraire à sa nature. Mais d'autre part, son désir de ne pas être opprimé est irréalisable puisqu'on ne peut pas davantage changer l'humeur des Grands. Un commandement sans oppression, tel est le vœu de l'universel, ne pas commander avec les oppresseurs (les Grands), telle est dès lors l'obligation du Prince. La nouvelle économie du pouvoir a désormais ses balises.

Mais quelle figure différente du pouvoir oppressif des Grands, Borgia pourrait-il incarner si son règne substitué à celui de la loi ne se réduisait qu'à l'exercice arbitraire du pouvoir ? Le Principat est justement la formule d'un pouvoir exécutif dont le principe est l'alternance de la loi impersonnelle et du pouvoir personnel. Le succès de cette dialectique ne peut reposer que sur une compréhension en profondeur des mécanismes psychologiques du jeu politique. Faiseur d'événement, créateur de rituel, montreur public d'exécution exutoire, le prince sera tout cela à la fois. Ces points demanderaient à être mieux cernés, mais il nous éloignerait par trop de notre objet initial. Bornons à faire remarquer que la personnalité du Valentinois se signale par un sens aigu de l'anticipation, qu'il ne laisse jamais les circonstances décider du sens des événements. S'il use de la violence contre le peuple, il ne laisse pas la rupture se consommer. Une fois compris que l'exercice du pouvoir ne doit inspirer au peuple ni la haine qui engendre la révolte, ni le mépris qui supprime la crainte, principe de toute autorité, le Prince doit dans toutes ses actions sembler se rendre à l'humeur du peuple. C'est à cette condition qu'il peut donner les attributs de la réalité à la fiction d'un pouvoir exécutif représentant de la multitude. La première ruse de Borgia consiste à agir dans le sens du peuple, quand ce dernier croit en attendre que des méfaits ou des épreuves, ruse qui n'est rien d'autre qu'une traduction pratique d'une loi psychologique générale :

*« Les hommes sont de cette nature que quand ils reçoivent du bien de ceux desquels ils attendaient du mal, ils se sentent plus obligés<sup>20</sup>. »*

Mais, si Borgia intègre le point de vue du peuple, il ne cesse pas de voir avec les yeux d'un fondateur d'État. Les intérêts de la multitude et du prince se croisent, mais ils ne se recouvrent pas absolument. L'action du prince excède par définition ce que contient la nature substantielle du peuple. C'est donc au niveau de l'événementiel, du symbolique que le pouvoir gagnera la légitimité sans laquelle il ne peut gouverner durablement. Toute la stratégie du Prince se résumera dès lors dans l'effort pour faire naître une responsabilité collective, à amener, en d'autres termes, le peuple à faire siennes ses actions. Comment comprendre sinon que dans l'exécution de Rémy d'Orque, la violence du symbole (celle de la justice accomplie) l'emporte dans l'esprit du peuple jusqu'à reléguer au second plan ce qui peut être tenu pour le symbole même de la violence (l'injustice). Le génie de Borgia ici est de parvenir à s'affranchir des procédures rigoureuses de la loi tout en convainquant son public « stupide et satisfait » que la justice est rendue. Qu'il s'agisse de fixer le regard du peuple et de l'empêcher de porter son attention sur autre chose ou de hanter durablement sa conscience, la production d'événement symbolique, de nature souvent judiciaire, constitue une nécessité pour les gouvernants. La mise en scène du billot de bois et du couteau sanglant participe justement de cette habile stratégie visant à satisfaire ce qu'il y a d'émotionnel dans la justice populaire ; sur un autre plan elle tend à affirmer un vrai pouvoir exécutif sans limite et sans entrave constitutionnelle. L'exécution de Rémy d'Orque permet à Borgia de passer une sorte de contrat symbolique avec le peuple dont l'avantage, et non des moindres, est de ne pas à avoir à passer une convention en bonne et due forme. L'exigence de justice était bien en un sens présente chez le peuple, mais sous une forme confuse, mêlée d'éléments passionnels, tels que la haine et le désir de vengeance, il appartient au Prince de la faire parvenir à son expression objective, à son extériorité concrète et de montrer au peuple agité d'émotions que

telle était sa volonté intime. « En deux morceaux, au milieu de la place, avec un billot de bois et un couteau sanglant près de lui ». Le peuple doit reconnaître alors, à la vue de ce féroce spectacle, que de martyr et victime, il s'est transformé en juge souverain et impitoyable. Les rôles ont été distribués, il n'y a eu nul escamotage, mais une habile captation d'un sens des choses encore mal fixé. Par cette action, Borgia s'auto-absout, et de criminel putatif se transfigure en justicier. Enfin, le silence du peuple a valeur d'acquiescement : « qui ne dit mot consent », et d'intronisation. En portant sur le devant de la scène le corps supplicié de Rémi d'Orque, Borgia convoque le peuple comme Romulus convoquait le sénat pour lui montrer qu'il conforme sa conduite à leurs volontés.

## CONCLUSION

Lire ou relire le Borgia de Machiavel, c'est à chaque fois accepter de plonger dans une fulgurance : celle d'une transmutation étrange de tous les préceptes ordinaires de la morale et des lois de l'humanité, transmutation alchimique admirablement exprimés par Arthur de Gobineau dans ces Scènes historiques de la Renaissance. Dans une confidence, Alexandre VI dévoile à sa fille Lucrece le grand secret de la vie : « Sachez désormais que, pour ces sortes de personnes que la destinée appelle à dominer sur les autres, les règles ordinaires de la vie se renversent et le devoir devient tout différent. [...] Or, la grande loi du monde, ce n'est pas de faire ceci ou cela, d'éviter ce pont ou de courir à tel autre ; c'est de vivre, de grandir et de développer ce qu'on a en soi de plus énergique et de plus grand, de telle sorte que d'une sphère quelconque, on sache toujours s'efforcer de passer dans une plus large, plus aérée, plus haute. Ne l'oubliez pas. Marchez droit devant vous. Ne faites que ce qui vous plaît, en tant que cela vous sert. Abandonnez aux petits esprits, à la plèbe des subordonnés, les langueurs et les scrupules. Il n'est qu'une considération digne de vous : c'est l'élévation de la maison de Borgia, c'est votre élévation à vous-même.<sup>21</sup> »

On se représente volontiers Borgia comme une force qui va, obéissant aux impératifs obscurs de passions irrationnelles et destructrices. Pur produit de la Renaissance et du baroque, il serait surtout la créature de la Nature vivante, une incarnation de l'élan vital s'ingéniant à se tailler un pouvoir à la mesure de son ambition débridée. Ces notations psychologiques, pour intéressantes qu'elles soient, masquent plutôt qu'elles ne contribuent à éclairer le propos véritable de Machiavel. Le nom de Borgia n'a jamais été le simple référent sémantique du fils d'Alexandre VI, il a servi principalement de véhicule à l'idée de nécessité. Il ne symbolise pas la vitalité impatiente, le pur *conatus* affranchi de toutes règles, mais la discipline de la nécessité, et si on excepte l'erreur fatale de l'élection du pape Jules, le modèle de celui qui ne se laisse pas entraîner.

César Borgia ou l'art de gouverner sous l'égide de la nécessité, ne touchons-nous pas au suprême paradoxe? On peut discuter à perte de vue sur l'extraordinaire bonne fortune de Borgia, son rôle et son importance dans cette carrière et ce destin si éloigné du commun des mortels. En fait de conditions exceptionnelles et de marges de manoeuvres considérables, le fils du pape ne pouvait se prévaloir que d'une autorité spirituelle adultérée, ses armes propres étant à peu près nulle. C'est dire qu'il ne disposait, en vérité, que d'une fenêtre de tir très étroite. Le récit sobre et alerte de Machiavel décrit une ascension presque irrésistible du Valentinois. Nul doute, qu'à une lecture cursive affleure très rapidement l'image d'un Borgia, jamais à court de moyens, et se jouant sans peine de tous les obstacles par la grâce d'un cynisme consommé et d'une scélératesse sans borne. Une lecture plus patiente, à laquelle cette étude voudrait inviter, permet de montrer au contraire que cet enchaînement presque

facile de succès ne résulte que de la stricte observation des maximes de prudence et d'une connaissance approfondie des ressorts psychologiques humains. Borgia est, en vérité, le modèle moderne d'un art de gouverner aussi ancien que l'humanité. Ce qu'exalte Machiavel chez lui, c'est ce qu'il admire chez les héros de Tite-Live : l'esprit de suite jusqu'au sacrifice de son humanité, l'adhésion sans compromis aux devoirs de l'État, un certain art tactique de s'appuyer sur l'adversité pour tourner les événements dans le sens désiré. De ce point de vue, l'intention de Machiavel n'est pas tant d'arracher une vérité secrète des pratiques politiques que de faire voir que le possible ne peut s'enraciner que dans le nécessaire, que le politique ne s'élabore que sur des rapports de force, et que la République ne se régénère que par le césarisme.

5

---

<sup>1</sup>. Citons comme exemple d'indignation J. Bodin : Machiavel « rehausse jusques au ciel et met pour parangon de tous les rois le plus déloyal fils du prêtre qui fut onques ». J. Bodin reproche, d'une manière générale, à Machiavel de n'avoir « jamais sondé le gué de la science politique, qui ne gît pas en ruse tyrannique ». *Les six livres de la République*, édition de Paris 1583, Préface P.2.

<sup>2</sup>. C'est là la thèse de A. Renaudet : Machiavel a forgé le mythe de Borgia en exagérant démesurément son rôle politique. La thèse est moins consistante lorsqu'elle essaye d'expliquer les motifs de cette « transfiguration ».

« Machiavel semble avoir volontairement exagéré la grandeur du personnage » écrit A. Renaudet, mais ailleurs il pense que Machiavel n'a fait que céder à son imagination de poète et visionnaire, à son désir de voir surgir un génie politique capable de libérer l'Italie de la présence française et espagnole. A. Renaudet, *Machiavel*, Paris, Gallimard, 1956, P.239-240.

<sup>3</sup>. Les nombreux motifs d'antipathie, voire d'exécration politique que Machiavel pouvait concevoir, comme Florentin, à l'encontre du fils aîné du pape et de façon plus générale au pouvoir temporel de l'État pontifical ruinent l'idée que le nom de Borgia ne puisse renvoyer qu'à sa simple individualité historique. Sur ce point lire les pages suggestives de E. Cassirer in *Le mythe de l'État*, Paris, Éditions Gallimard, 1993, trad. Bertrand Vergely. Chap. XI, pp.187-188. Sur cette question lire également G. Sasso, *Machiavelli e Cesare Borgia, storia di un giudizio*, Rome, 1966.

<sup>4</sup>. *ibid.*, p.194.

<sup>5</sup>. Cf. Le Prince (P), in Machiavel, Œuvres complètes, Bibliothèque de la pléiade, Gallimard, 1952, VII, p.312. Souligné par nous. Nous renvoyons à la même édition pour le *Discours sur la première décade de Tite-Live* (D) et les autres textes de Machiavel. Que l'intention de Borgia soit « haute », ce jugement peut choquer. Toutefois, mais même s'il ne faut pas s'imaginer que Machiavel ait été dupe du personnage, la question de l'intention demeure annexe puisque l'acteur politique n'est jamais jugé que sur les résultats : « Et pour les actions de tous les hommes et spécialement des Princes (car là on ne peut appeler à autre juge), on regarde quel a été le succès ». (P), XVIII, p.343. Or, Borgia a, aux yeux de Machiavel, surabondamment démontré son art supérieur dans l'exécution de ses plans. Sur Borgia élevé au rang de modèle moderne, lire *Exposé de la manière dont le duc de Valentinois a abattu Vitellozo Vitelli* .*ibid.*, p.118-124.

<sup>6</sup>. A.Renaudet, p.237.

<sup>7</sup>. Cf.(P) VII, p.307.

<sup>8</sup>. *Ibid.*, pp.310-311.

<sup>9</sup>. Les armes étrangères de Borgia sont principalement celles du Roi de France. Mais, alors que le Duc s'avise du danger d'une telle situation, du double tranchant de ces armes mises à sa disposition, tout en s'efforçant d'en tirer le meilleur parti possible, Louis XII ne soupçonne

---

pas les arrières-pensées et stratagèmes du clan Borgia. Ainsi, Louis XII donna « secours au pape Alexandre afin qu'il occupât la Romagne, sans s'aviser qu'en prenant ce parti il s'affaiblissait, se privant des amis qui s'étaient jetés entre ses bras, rendant l'Église trop puissante en ajoutant au pouvoir spirituel qui lui donne tant d'autorité, une telle puissance temporelle ». (P) III, pp.296-297.

<sup>10</sup>. Cf.(P) III, p.298.

<sup>11</sup>. Cf.(P)VII. p.309.

<sup>12</sup>. « Mais après, Borgia estimant une si excessive autorité n'être plus de saison, parce qu'il redoutait qu'elle ne devînt odieuse, il établit un tribunal civil au milieu de la Province avec un sage Président, et où chaque ville avait son avocat ».Ibid., p.310.

<sup>13</sup>. Cf. « Tout État doit tirer ses troupes de son propre pays ». *L'art de la guerre*, IV.p.739. C'est là un thème qui revient constamment sous la plume du Florentin. Sur la critique du mercenariat et des armes auxiliaires, on peut lire, parmi de multiples références, (P) XIII et le livre I de *L'art de la guerre*. Notons que cette thèse enveloppe comme corollaire la nécessité d'un arbitrage systématiquement en défaveur des grands. Machiavel n'accorde aux grands ni un égal pouvoir ni une égale vertu. « Quand on n'a qu'un petit nombre d'ennemis, on peut aisément et sans bruit se mettre en sûreté contre eux, mais quand on a tout un peuple à combattre, on ne peut espérer réussir par ce moyen...Le meilleur moyen qu'on puisse employer est de se concilier l'amitié du peuple ». (D) I, p.424.

<sup>14</sup>. Cf.(D) III, p.685.

<sup>15</sup>. Cf.(P) VII, p.310.

<sup>16</sup>. L'emploi du mot « prince » n'a pas dans la terminologie machiavélienne, volontairement souple et synthétique, le sens d'un ralliement à la royauté. Lorsque dans le *De Principatibus* Machiavel appelle de ses vœux un pouvoir placé entre les mains d'un seul homme, il ne plaide pas pour autant pour un pouvoir de type monarchique.

<sup>17</sup>. Cf.(P) XVII, p.338.

<sup>18</sup>. « On peut appeler bonne cette cruauté (si l'on peut dire y avoir du bien au mal), laquelle s'exerce seulement une fois, par nécessité de sa sûreté, et puis ne se continue point, mais bien se convertit en profit des sujets le plus qu'on peut ». (P) IX, p.316. (Souligné par nous). Sans doute cruauté et ruse peuvent-elles coexister, mais elles n'obéissent pas à la même temporalité. L'emploi de la ruse qui suppose un rapport de force inégal s'inscrit dans la durée. La cruauté épuise ses effets bénéfiques en proportion exacte de sa durée. D'où ce conseil : « En prenant un pays, celui qui l'occupe doit songer à toutes les cruautés qu'il lui est besoin de faire et toutes les pratiquer d'un coup pour n'y retourner point tous les jours et pouvoir, ne les renouvelant pas, rassurer les hommes, et les gagner à soi par bienfaits ». Ibid.

<sup>19</sup>. H.C. Mansfield, *Le prince apprivoisé*, Paris, L'esprit de la cité, Fayard, 1994, trad. P.E. Dautat.

<sup>20</sup>. Cf. (P) IX, p.318.

<sup>21</sup>. A. Gobineau *La Renaissance* in Œuvres complètes, Bibliothèques de la pléiade, Gallimard, 1987, tome III, p.657.

**André Lang**